

# LE TEMPS

---

En exergue Samedi 09 août 2014

## Rue de Passy, un morceau de Russie à Paris

Par Par Isabelle Rûf

A la révolution russe, ils ont émigré en France: Ivan Bounine, ami de Tchekhov et de Gorki, obtiendra le Prix Nobel de littérature en 1933, et Boris Zaïtsev deviendra une figure de la communauté russe en exil

Genre: Nouvelles

Réalisateurs: Ivan Bounine

Titre: Coup de soleil  
et autres nouvelles

Traduit du russe par Joëlle Dublanchet

Studio: Editions des Syrtes, 174 p.

WWW

Genre: ROMAN

Réalisateurs: Boris Zaïtsev

Titre: Une Maison à Passy

Traduit du russe par Xénia Yagello

Studio: Editions des Syrtes, 230 p.

WWW

Après la Révolution, les écrivains russes qui ont choisi l'exil ont emporté l'«âme» du pays: leur langue, la nostalgie des paysages, un sentiment religieux diffus et affectif. Le plus souvent, ils ont continué à écrire en russe, mais leurs écrits ont longtemps été interdits en URSS, au moins jusqu'à la mort de Staline en 1953. Ils publiaient dans des revues, pour un public d'émigrés, dans le nouveau pays – en Allemagne, aux Etats-Unis, et surtout en France. Pour Ivan Bounine et Boris Zaïtsev, ce sera Paris où tous deux s'établissent au début des années 1920. Du premier, les Editions des Syrtes publient un recueil de nouvelles, Coup de soleil, et du second, Une Maison à Passy, un roman qui ressuscite un morceau de Russie sis dans la banlieue parisienne, vers 1920.

Ce petit meublé abrite des déracinés, qui survivent difficilement grâce à de petits emplois et à la charité d'exilés fortunés. Ils s'épient, se jalourent, se disputent mais «selon une loi coutumière de la maison, tous les Russes [doivent] s'entraider dans l'adversité». A l'étage, habite le lieutenant-général Vichnevski. Toujours impeccable dans sa tenue élimée, il gagne son bortsch en collectant des petites annonces pour un journal minable. Le vieux militaire a conclu alliance avec Rafa, son petit voisin. Il entretient chez le gamin la flamme de l'ancienne Russie, à travers son histoire, ses héros, sa littérature. Le général ne vit que dans l'espoir de revoir sa fille, Machenka et son petit-fils, restés de l'autre côté. Dora Lvovna, la mère de Rafa, est issue d'une bonne famille juive de Saint-Pétersbourg. Elle a interrompu ses études de médecine, élève seule son garçon, en prodiguant des massages aux riches et trop grasses matrones russes, dans les beaux quartiers de Paris. C'est une femme d'un bon sens un peu rigide. Ce qu'elle veut (et obtiendra): s'installer enfin dans ses meubles et inscrire son fils dans un lycée français. Sa patience sera mise à mal par les crises de désespoir et les coups de folie d'une autre

voisine, Kapa. La jeune femme est un concentré d'héroïne russe: excessive, passionnée, déraisonnable. Les autres locataires, tous des émigrés, ne sont qu'esquissés: Valentina Grigorevna, un «cœur pur», une couturière qui vit avec sa vieille mère; un peintre, «vraie tête d'étau»; un chauffeur de maître; un ouvrier. Seule, une Française gâche l'harmonie du tableau par ses mœurs peu recommandables.

Autour de ce microcosme gravitent des personnages tout aussi typés. Anatoli Ivanytch, établi dans une maison voisine, est un rêveur qui survit de trafics douteux – objets d'art, bijoux. Il sait jouer de son charme pour se trouver des protectrices. Kapa lui voue un amour plein d'acrimonie; Dora aura pour lui un mouvement de faiblesse vite corrigé. Les visites du hiéromoine Melchisédech apportent à la petite communauté l'élément spirituel indispensable au climat russe. Cet homme bienveillant et serein va réaliser un grand projet: restaurer une abbaye en ruine et y établir une école pour les enfants d'émigrés. Rafa y passera quelques mois. Le général y finira ses jours, réduit à la charité, quand il aura perdu son emploi et qu'il aura appris la mort de sa fille et de son petit-fils, au loin. Kapa disparaît dans le drame; Dora et Rafa s'avancent vers l'intégration et la réussite. Le petit monde se défait. Dans le genre naturaliste, Zaitsev réussit un tableau très vivant d'une société émouvante et dérisoire, obsédée par les problèmes d'argent, dépendante de la générosité condescendante des riches émigrés.

Les nouvelles d'Ivan Bounine se déroulent pour la plupart au cœur de la vieille Russie. La plus développée, «L'Affaire du Cornette Eliaguine», retentit de cris et de larmes. Cette histoire de passion, d'alcool et de folie, située dans une petite ville de garnison, s'achève dans le sang. Le pauvre Eliaguine, sous-officier à l'âme fruste, est emporté par son amour pour une petite comédienne, qui l'entraîne dans un mélodrame fatal. Le «Coup de soleil» du titre parle aussi de passion, sur le mode léger, cette fois: une escapade amoureuse d'une nuit, une escale sur la Volga, vécue dans l'exaltation, la joie et la souffrance. Deux brefs récits – «Une Histoire effrayante» et «Le Sauveur outragé» – se situent aux abords du fantastique. Dans l'une, un danger diffus se matérialise dans l'horreur. L'autre raconte la guérison d'une petite fille. «Non, monsieur, ce n'est pas tout le monde qui glorifie Dieu, mais c'est Dieu qui se manifeste», dit le cocher qui rapporte le miracle. Il incarne la foi naïve des personnages de Bounine, des gens simples, ancrés dans leurs convictions et leur fidélité à l'ordre du monde. Dans «Le Fardeau», un vieux paysan s'inquiète du sort des nobles après la révolution: «– Moi, maintenant, Dieu soit loué!, j'ai besoin de rien. Mais les seigneurs, on peut pas les laisser comme ça. Eux aussi, il faut pas les oublier. Est-ce que seulement ils savent travailler? Ils aimeraient bien, mais ils sont pas capables. Et les persécuter par bêtise, ça non.» Et il s'indigne du projet de les envoyer aux champs: «C'est comme si on décrétait que l'oiseau doit nager, le poisson voler? Ça veut dire qu'il faut les persécuter? Non, il ne sortira jamais rien de bon de tout ça.» Bounine excelle dans le registre de la sagesse populaire, méfiante et bonhomme: «Comme on dit chez nous, je crois les bêtes sauvages, le chien et le hérisson, et pour le reste, j'attends de voir», dit le moujik de «Dans le jardin», à la veille du grand bouleversement.

Ivan Bounine fut aussi un grand voyageur: «Sur les eaux immenses», qui clôt le recueil, est le journal de bord d'un long périple en cargo de Port-Saïd à Ceylan. L'émerveillement devant le ciel étoilé, les couleurs et les odeurs, la reconnaissance envers la richesse de la création le disputent à l'admiration ingénue pour les hommes bruns et nus, entraperçus aux escales, qui lui paraissent incarner une humanité originelle, innocente et forte. Et c'est avec énergie et gaieté qu'il jette par-dessus bord les livres qui l'encombrent.